

s'incorporât dans vos rangs autrement que comme Dieu l'a voulu, c'est-à-dire par le tamis de l'enfance ? Là viennent se confondre toutes les pensées, tous les caractères, toutes les variétés d'êtres engendrés par cette foule de mondes dans lesquels grandissent les créatures. Et vous-mêmes, en mourant, vous vous trouvez dans une sorte d'enfance, au milieu de nouveaux frères ; et dans votre nouvelle existence non terrestre, vous ignorez les habitudes, les mœurs, les rapports de ce monde nouveau pour vous ; vous manierez avec peine une langue que vous ne serez pas habitués à parler, langue plus vive que n'est aujourd'hui votre pensée.

L'enfance a encore une autre utilité ; les Esprits n'entrent dans la vie corporelle que pour se perfectionner, s'améliorer ; la faiblesse du jeune âge les rend flexibles, accessibles aux conseils de l'expérience et de ceux qui doivent les faire progresser ; c'est alors qu'on peut réformer leur caractère et réprimer leurs mauvais penchants ; tel est le devoir que Dieu a confié à leurs parents, mission sacrée dont ils auront à répondre.

C'est ainsi que l'enfance est, non-seulement utile, nécessaire, indispensable, mais encore qu'elle est la suite naturelle des lois que Dieu a établies et qui régissent l'univers.

Remarque. Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur cette remarquable dissertation dont la haute portée philosophique sera facilement comprise. Quoi de plus beau, de plus grandiose, que cette solidarité qui existe entre tous les mondes ! Quoi de plus propre à nous donner une idée de la bonté et de la majesté de Dieu ! L'humanité grandit par de telles pensées, tandis que nous la rapetissons en la réduisant aux mesquines proportions de notre vie éphémère et de notre monde imperceptible parmi les mondes.

Correspondance.

Loudéac, 20 décembre 1858.

Monsieur Allan Kardec,

Je me félicite de m'être mis en rapport avec vous pour le genre d'étude auquel nous nous livrons mutuellement. Il y a plus de vingt ans que je m'occupais d'un ouvrage que je devais intituler : *Étude sur les germes*. Cet ouvrage devait être spécialement physiologique ; cependant mon intention était de démontrer l'insuffisance du système de Bichat, qui n'a admis que la vie organique et la vie de relation. Je voulais prouver qu'il existe un troisième mode d'existence qui survivait aux deux autres à l'état anorga-

nique. Ce troisième mode n'est pas autre chose que la vie animique, ou *spirite*, comme vous l'appellez. C'est en un mot le germe primitif qui engendre les deux autres modes d'existence, organique et de relation. Je voulais démontrer aussi que les germes sont de nature fluide, qu'ils sont bidynamiques, attractifs, indestructibles, autogènes et en nombre défini sur notre planète comme dans tous les milieux circonscrits. Quand parut *Ciel et Terre*, de Jean Reynaud, je fus obligé de modifier mes convictions. Je reconnus que mon système était trop étroit, et j'admis avec lui, que les astres, par l'échange d'électricité qu'ils peuvent s'envoyer réciproquement, doivent nécessairement, par ces divers courants électriques, favoriser la transmigration des germes ou Esprits qui sont de même nature fluidique.

Lorsqu'on parla des tables tournantes, je me livrai de suite à cette pratique et j'obtins des résultats tels que je n'eus plus aucun doute sur ces manifestations. Je compris de suite que nous touchions au moment où le monde invisible allait devenir visible et tangible, et que dès lors, nous marchions à une révolution sans exemple dans les sciences et dans la philosophie. J'étais loin de m'attendre, cependant, qu'un journal *spirite* pût s'établir si tôt et se maintenir en France. Aujourd'hui, Monsieur, grâce à votre persévérance, c'est un fait acquis, et ce fait est d'une grande portée. Je suis loin de croire les difficultés vaincues ; vous éprouverez bien des obstacles, et vous subirez bien des quolibets, mais en fin de compte, la vérité se fera jour ; on arrivera à reconnaître la justesse de l'observation de notre célèbre professeur Gay-Lussac, qui nous disait dans son cours, à propos des corps *impondérables et invisibles*, que ces expressions étaient inexactes, et constataient seulement notre impuissance dans l'état actuel de la science ; il ajoutait qu'il serait plus logique de les appeler *impondérés*. Il en est de même de la visibilité et de la tangibilité ; ce qui n'est pas visible pour l'un, l'est pour l'autre, même à l'œil nu ; exemple, les sensitifs ; enfin, l'ouïe, l'odorat et le goût, qui ne sont que des modifications de la propriété tangible, sont nuls chez l'homme, par rapport au chien, à l'aigle, et à divers animaux. Donc il n'y a rien d'absolu dans ces propriétés qui se multiplient suivant les organisations. Il n'y a rien d'invisible, d'intangible, d'impondérable : tout peut être vu, touché ou pesé quand nos organes, qui sont nos premiers et nos plus précieux instruments, seront devenus plus subtils.

A tant d'expériences, auxquelles vous avez déjà eu recours pour constater notre troisième mode d'existence (vie spirite), je vous prie d'ajouter le suivant. Veuillez bien magnétiser un aveugle de naissance, et dans l'état somnambulique lui adresser une série de questions sur les formes et les couleurs. Si le sujet est lucide, il vous prouvera d'une manière
péremptoire

qu'il a sur ces choses des connaissances qu'il n'a pu acquérir que dans *une ou plusieurs existences antérieures*.

Je termine, Monsieur, en vous priant d'agréer mes biens sincères félicitations sur le genre d'études auquel vous vous consacrez. Comme je n'ai jamais eu peur de manifester mes opinions, vous pouvez insérer ma lettre dans votre Revue si vous jugez que cela soit utile.

Votre tout dévoué serviteur,

MORHÉRY, docteur médecin.

Remarque. Nous sommes bien heureux de l'autorisation que M. le docteur Morhéry veut bien nous donner de publier en le nommant, la lettre remarquable que nous venons de lire. Elle prouve en lui, à côté de l'homme de science, l'homme judicieux qui voit quelque chose au-delà de nos sensations, et qui sait faire le sacrifice de ses opinions personnelles en présence de l'évidence. Chez lui, la conviction n'est pas une foi aveugle, mais raisonnée ; c'est la déduction logique du savant qui ne croit pas tout savoir.

Une nuit oubliée ou la sorcière Manouza,

Mille deuxième nuit des contes arabes,

Dictée par l'Esprit de Frédéric Soulié.

(TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

VII

- Levez-vous, lui dit Noureddin, et suivez-moi. Nazara se jeta tout éplorée à ses pieds et implora sa grâce. - Pas de pitié pour une telle faute, dit le prétendu sultan ; apprêtez-vous à mourir. Noureddin souffrit beaucoup de lui tenir un pareil langage, mais il ne jugea pas le moment venu pour se faire connaître.

Nazara voyant qu'il était impossible de le fléchir, le suivit en tremblant. Ils retournèrent aux appartements ; là Noureddin dit à Nazara d'aller mettre des habits plus convenables ; puis, la toilette étant achevée, sans autre explication, il lui dit qu'ils allaient, lui et Ozana (le nain) la conduire dans un faubourg de Bagdad où elle trouverait ce qu'elle méritait. Ils se couvrirent tous les trois de grands manteaux pour n'être pas reconnus et sortirent du palais. Mais, ô terreur ! à peine en eurent-ils franchi les portes qu'ils changèrent d'aspect aux yeux de Nazara ; ce n'était pas le sultan et Ozana, ni les marchands d'habits, mais Noureddin lui-même et Tanaple ; ils